

Feuilleton du "Journal pour tous"

L'AMERICAINNE

(Suite)

Nelly ressentait avec une extrême impressionnabilité ces forces invisibles de la nature. Elle buvait dans l'atmosphère une sorte de substance étherée, capiteuse, qui la grisait et la avait jusqu'ici savourée à pleine lèvres et torturait en même temps. L'existence qu'elle trouvée bonne lui semblait presque amère. Son habituelle gaieté faisait place à une mélancolie bizarre, et elle cherchait à oublier dans le travail l'étrangeté de ce malaise.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais soumis à l'appréciation de Ricardo ses pochades et ses études. Elle n'osait pas l'avant vu parfois cynique et brutal dans ses appréciations. Elle voulut pourtant avoir son avis sur l'œuvre qu'elle terminait : une petite marchande d'oranges sur la place de l'Alcazar.

—Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-elle un jour.

Il examina, ferma un œil, s'approcha, s'éloigna :

— Charmant, fit-il, charmant !

— Cela ne me suffit pas reprit-elle. Je veux votre pensée toute entière.

Il continua à regarder :

— C'est bien, ajouta-t-il. C'est correct de dessin, brillant de coloris, mais c'est de la peinture d'amateur. Ça ne fait de mal à personne. Il y a quelque chose, mais pas d'envoiee, pgs de génie créateur. Du reste, le sujet ne s'y prête guère : c'est banal au possible.

— J'ai trouvé la petite marchande si jolie que j'ai voulu la reproduire et la conserver comme souvenir de Séville.

— C'est gracieux, féminin, mais ce n'est pas du grand art. Faites-moi un Christ au tombeau, une "Mater dolorosa", un Hercule étouffant l'hydre de Lerne, n'importe quelle manifestation de la douleur ou de la force et je vous dirai si vous êtes réellement douée. Mais c'est bien difficile quand on même, comme vous une existence douce, heureuse sans peine et sans soucis.

Le vrai talent est le partage de ceux qui ont un enthousiasme très vif ou un immense mépris, une grande révolte ou une haine profonde. Le talent est aux sincères, aux rageurs, aux passionnés, à ceux qui pleurent, qui luttent, qui combattent. Tous les chefs-d'œuvre ont été composés avec du sang ou avec des larmes. Qu'on se nomme Dante, Shakespeare ou Michel-Ange, il faut avoir souffert pour atteindre à leur maîtrise.

En parlant ainsi, son visage, déjà morne à l'ordinaire, s'était encore assombri. Il était parti brusquement, attendu, disait-il, pour la répétition de sa pièce qui venait d'être reçue, et dont on étudiait la mise en scène. Sous son apparente impassibilité, quelle émotion avait donc fait vibrer ses nerfs ?

Juan Ricardo était né de paysans aragonais qui s'étaient imposés des sacrifices pour donner à leur rejeton une instruction complète. Son intelligence, sa grande facilité de travail, remarquée par ses professeurs, avaient été signalées à un député aux Cortès en quête d'un secrétaire. Ricardo avait plu et, le jour même, était parti pour Madrid. Là, il avait fréquenté des littérateurs, des gens de lettres de tout acabit et, employant ses loisirs à cultiver les muses, écrivit bientôt dans les revues et les journaux. Il fut apprécié et, le jour où il crut pouvoir subsister par sa plume, abandonna la politique pour se consacrer exclusivement aux lettres. Plein d'idées généreuses, il s'élançait vers l'idéal avec cette aspiration enthousiaste qui a fait dire qu'à vingt ans il y a, en chacun de nous, un poète, mais le poète ordinairement, meurt jeune. Ce fut ce qui lui arriva. Sa première expérience amoureuse l'a-

vait désillusionné, lui apprenant qu'il faut, dans la vie, ne pas confondre le rêve avec la réalité. Toutefois il lui était resté l'espérance. Après avoir fait revivre, dans des pages émus, sa propre souffrance et mis le doigt sur les secrets et souvent si tristes mobiles qui font agir le cœur humain, il s'était consolé. Une femme du monde l'avait aidé à cicatriser sa blessure. Très jeune, mal mariée, elle s'était éprise de Juan avec toute la fougue d'une nature insatiable. Durant plusieurs mois, une passion délirante les avait absorbés l'un et l'autre ; puis, un jour, il s'aperçut que leurs liens se desserraient, et, bientôt, sut qu'il était trompé. Toujours épris, il s'emporta, fit des scènes, chercha à reconquérir l'infidèle. Depuis longtemps elle en avait assez de l'esprit dominateur du jeune homme et de son caractère ombrageux. Elle répondit qu'il n'avait aucun droit puisqu'elle n'avait rien promis, et qu'il était parfaitement ridicule. Il se le tint pour dit, mais, blessé dans sa tendresse et dans son amour-propre, il se jura de rayer désormais la femme de sa vie, du moins moralement — et de se consacrer tout entier au travail. Bien qu'il passât peu, n'être pas de glace auprès des actrices, — surtout de celles qui interprétaient ses œuvres, — jamais aucune n'avait eut de prise sur son cœur demeuré de bronze. Ce qu'il recherchait maintenant, c'était le succès, la renommée, la gloire même. Pour cela il s'était fait l'apôtre de la régénération espagnole.

Par l'empire de sa parole dans les réunions publiques, comme par l'influence de sa plume, il rêvait de relever son pays. Il voulait lui rendre le rang qu'il occupait en Europe au quatorzième et au quinzième siècle, alors que toute la chrétienté proclamait la suprématie de la race espagnole dans les sciences, les arts, la littérature et l'industrie, alors que l'université de Salamanque était la première de toutes et donnait à Paris "le ton et le Cid". Aujourd'hui comme alors, disait-il, l'Espagne a tout ce qu'il faut pour assurer le bonheur, la prospérité d'un grand peuple. Ce qui lui manque, c'est le vouloir de ses habitants, et, de toute sa volonté à lui, il cherchait à inspirer à ses compatriotes un retour vers leur ancienne énergie. Même par le roman, il voulait faire œuvre d'action sociale, montrant les conflits de la société nouvelle qui s'élabore entre la routine idiote des anciens partis et les utopies dangereuses du socialisme d'État. Il n'abandonnait pas pour cela le roman psychologique, et, si la femme ne lui apparaissait plus que comme un être inférieur, malaisant, elle l'intéressait toujours comme objet de dissection, et l'habitude de l'analyse, cette autopsie de l'âme, avait achevé de dessécher son cœur. Comme le praticien qui, à force de tailler dans les chairs, devient insensible par métier, Ricardo était blasé par les travaux d'anatomie morale auxquels il se livrait sans relâche. C'est ainsi que, depuis son arrivée à Séville, il étudiait miss Edgeworth comme un produit de la culture intensive d'une race toute neuve.

Celles-ci restée seule dans son atelier après le départ du jeune homme, demeura longtemps songeuse. Un peu désappointée de l'air méprisant qu'avait pris l'écrivain pour parler de sa peinture, elle voulait lui prouver qu'elle comprenait l'art mieux qu'il ne l'imaginait, et qu'elle était capable de rendre ce qu'elle sentait. Mais quel sujet choisir qui fût en rapport avec son tempérament et ses goûts ? Elle chercha longtemps, les yeux ardemment fixés sur la voûte céleste. Le soleil déclinait à l'horizon en globe de feu. Une association d'idées fit jaillir l'inspiration : Prométhée ! Voilà le héros qu'il lui fallait. Jadis elle avait médité, devant les fresques des préraphaélites, les conceptions grandioses de la Renaissance, les beautés réalistes de l'art moderne ; et, de tant de façons différentes de créer la vie, de traduire l'émotion humaine, il lui restait un idéal qu'elle se sentait prête à transmettre. Elle prit un album, crayonna une montagne éclairée par ce feu du ciel que l'imprudent avait voulu ravir. Au milieu, elle traça la silhouette du téméraire personnage, esquissa le vautour dévorant, et fut enchantée de sa composition.

(A suivre)